

# **Le Monde Perdu**

## **Arthur Conan Doyle**







## CHAPITRE PREMIER

« *Nous vivons parmi les possibilités d'héroïsme.* »

Imaginez l'être le plus dépourvu de tact qu'il y eût au monde, une espèce de cacatoès toujours ébouriffé, au demeurant un excellent homme, mais uniquement concentré sur son niais personnage : et voilà le père de Gladys, M. Henderson. Si quelque chose avait pu m'éloigner d'elle, c'eût été la pensée d'un tel beau-père. Je ne doute pas qu'en son for intérieur il me crût capable de venir aux *Chestnuts trois fois par semaine* pour y *jouir* de sa compagnie, et spécialement pour l'entendre exposer ses vues sur la question du bimétallisme, où il avait acquis une certaine autorité.

Pendant une heure ou deux ce soir-là, je subis son morne rabâchage : supplantation de la bonne monnaie par la mauvaise ; valeur représentative de l'argent ; dépréciation de la roupie ; véritables étalons de l'échange...

— Supposez, cria-t-il avec une débile fureur, que toutes les dettes du monde fussent simultanément évoquées et leur paiement immédiatement exigé : qu'arriverait-il dans les conditions actuelles ?

Je répondis qu'évidemment je me trouverais ruiné. Sur quoi il bondit de sa chaise, réprouva mon habituelle légèreté, qui rendait impossible avec moi toute discussion sérieuse, et courut s'habiller pour une réunion maçonnique.

Je restais seul enfin avec Gladys. L'heure de mon destin avait sonné. Je m'étais senti toute la soirée dans l'état du soldat attendant le signal qui doit fixer son incertaine fortune, et traversé alternativement par l'espoir du

succès et la crainte du désastre.

Assise comme je la voyais, sa silhouette se détachant fière et fine sur un fond rouge, qu'elle était belle ! Et qu'avec cela elle gardait de réserve !

Une bonne une très bonne amitié nous liait l'un à l'autre, mais qui ne dépassait pas les termes d'une de ces camaraderies comme il aurait pu en exister, à la *Daily Gazette* où j'étais reporter, entre un de mes confrères et moi : franchise parfaite, cordialité parfaite, bon garçonnisme. Il me déplait foncièrement qu'une femme se montre avec moi trop franche et trop à l'aise. Cela ne flatte jamais un homme. Là où commence l'attrait du sexe, la timidité et la méfiance l'accompagnent, héritage des jours mauvais où l'amour allait souvent de pair avec la violence. Une tête qui s'incline, une voix qui tremble, des yeux qui fuient, tout un être qui se dérobe, là se reconnaissent, et non pas au regard assuré ni à la réplique sincère, les marques de la passion. Si peu que j'eusse vécu, j'avais eu le temps d'apprendre cela ou de le retrouver dans cette mémoire de la race qu'on nomme l'instinct.

Gladys possédait toutes les qualités de la femme. Quelle trahison que de la juger froide et dure ! Cette peau d'un bronze délicat, d'un coloris presque oriental, ces cheveux d'un noir de corbeau, ces grands yeux liquides, ces lèvres pleines, mais exquises, tout dénonçait chez elle la passion intérieure. Mais, cette passion, j'avais tristement conscience de n'avoir pas su encore l'amener au jour. Coûte que coûte, je devais, ce soir, brusquer les événements et sortir d'incertitude. Peut-être irais-je à un échec ; mais plutôt être repoussé comme soupirant qu'accepté comme frère.

À ce point de mes pensées, j'allais rompre un long silence pénible, quand elle attacha sur moi deux yeux noirs et

scrutateurs, hocha sa tête altière, et avec un sourire chargé de reproche :

— Je devine que vous allez vous déclarer, Ned. Tant pis. Nos relations étaient si gentilles !

Je rapprochai un peu ma chaise.

— Comment avez-vous su que j'allais me déclarer ? fis-je, vraiment surpris.

— Croyez-vous que les femmes s'y trompent ? Supposez-vous que jamais on en ait pris une au dépourvu ? Ah ! quel dommage de toucher à une amitié aussi charmante que la nôtre ! Vous ne comprenez donc pas combien il est merveilleux qu'un jeune homme et une jeune femme puissent sans arrière-pensée causer comme nous faisons, en tête à tête ?

— Mais, Gladys, je puis aussi, sans arrière-pensée, causer en tête, à tête avec... avec le chef de gare, par exemple !

Je ne conçois pas comment je jetai dans la conversation le nom de ce fonctionnaire ; mais enfin je l'y jetai, et nous partîmes, elle et moi, d'un éclat de rire.

— Non, repris-je, ce que vous m'offrez ne me suffit pas, Gladys. Je voudrais vous serrer dans mes bras, je voudrais sentir votre tête sur ma poitrine, je voudrais... Elle se dressa, impressionnée par la chaleur de mon émotion.

— Vous avez tout gâté, Ned, dit-elle. Et c'est toujours la même histoire. Toujours cette même... question qui intervient où elle n'a que faire ! Tant pis. Ah ! comment n'avez-vous pas plus d'empire sur vous-même ?

J'invoquai la nature, l'amour.

— L'amour... Oui, peut-être, quand on est deux à aimer, cela change bien des choses. Mais je l'ignore.

— Et pourtant, avec votre beauté, avec votre âme, Gladys !... Il faut aimer !

— Il faut, d'abord, attendre son heure.

— Qu'est-ce qui vous déplaît en moi ? Mon physique ?

Elle se pencha un peu, avança une main, me renversa la tête... Et qu'elle était gracieuse, me dévisageant ainsi, de haut, souriante et pensive !

— Non, ce n'est pas cela, non. Vous n'êtes pas un fat, et je puis donc vous le dire sans crainte. Mais c'est quelque chose de plus grave...

— Mon caractère ?

Elle fit « oui », sévèrement, d'un signe de tête.

— Mais je puis le rectifier, l'amender ! Prenez un siège et causons. Prenez un siège, vous dis-je !

Elle me regarda d'un air de méfiance étonnée, plus pénible que sa confiance de tout à l'heure.

— Voyons, d'où vient que vous ne m'aimez pas ?

— De ce que j'en aime un autre.

Ce fut à mon tour de bondir.

— Non pas, expliqua-t-elle, riant de ma mine, non pas un être particulier, mais un idéal. L'homme dont je rêve, je ne l'ai pas rencontré encore.<sup>[1]</sup>

— Comment le voyez-vous ?

— Il pourrait vous ressembler sur bien des points.

— Merci de cette bonne parole ! Mais enfin, que fait-il que je ne fasse pas ? Que peut-il bien être : membre d'une société de tempérance, végétarien, aéronaute, théosophe, surhomme ? Il n'y a rien que je ne sois prêt à tenter, Gladys, sur la seule indication de ce qui doit vous plaire.

Tant de souplesse la fit rire.

— Et d'abord, je crois que mon idéal ne parlerait pas ainsi. Je l'imagine plus raide, moins prompt à se plier aux caprices d'une petite sottise. Par-dessus tout, ce serait un homme d'action ; il chercherait le risque et la prouesse ; il saurait regarder la mort en face. J'aimerais en lui non



pas lui-même, mais sa gloire, pour ce qui en rejaillirait sur moi. Pensez à Richard Burnton : l'histoire de sa vie écrite par sa femme m'aide tellement à comprendre l'amour qu'elle avait pour lui ! Et lady Stanley ? Avez-vous jamais lu l'admirable dernier chapitre du livre qu'elle a consacré à son mari ? Voilà l'espèce d'homme qu'une femme peut adorer de toute son âme : car elle s'en trouve, aux yeux du monde, non pas diminuée, mais grandie, comme l'inspiratrice de nobles gestes !

L'enthousiasme la rendait si belle que je faillis laisser tomber la conversation. Je dus rappeler tout mon sang-froid pour lui répondre :

— Nous ne pouvons pas tous être des Stanley ni des Burnton. D'autant que les chances nous manquent. Du moins m'ont-elles toujours manqué. Je ne demanderais, si elles se présentaient, qu'à les saisir.

— Au contraire, les chances abondent, et tout près de nous. C'est la caractéristique de l'homme dont je parle qu'il se crée lui-même ses chances. Rien ne l'arrête. Je ne l'ai jamais rencontré, et comme il me semble le connaître ! Nous vivons parmi les possibilités d'héroïsmes : aux hommes de réaliser ces possibilités, aux femmes d'aimer les hommes qui les réalisent. Voyez ce jeune Français qui partit en ballon la semaine dernière : un vent de tempête n'ébranla pas sa décision, et, balayé pendant vingt-quatre heures, il alla tomber à quinze cent milles, en pleine Russie ! Celui-là est de l'espèce des hommes qui m'intéressent. Pensez à la jalousie des autres femmes pour la femme qu'il aimait ! Ah ! me sentir jalousée à cause d'un homme, voilà mon rêve !

— Pour l'amour de vous, j'aurais fait volontiers la même chose.

— Ce n'est pas seulement pour l'amour de moi que vous

l'auriez fait, mais parce que vous n'auriez pu vous en défendre, parce qu'un instinct naturel vous l'eût ordonné, parce qu'en vous le héros eût primé l'homme ! Quand, récemment, vous avez eu à raconter dans votre journal cette explosion de grisou, pourquoi n'être pas, au mépris de l'asphyxie, descendu avec les sauveteurs dans la mine ?

— J'y suis descendu.

— Vous ne m'en avez soufflé mot.

— Je n'y voyais rien de si méritoire.

Un certain intérêt parut s'éveiller dans les yeux de Gladys.

— Ce fut très brave, dit-elle.

— Je ne pouvais agir autrement. On ne fait de bonne copie qu'en se documentant par soi-même.

— La plate raison ! Elle me dépoétise presque votre acte. Mais ne parlons pas de raison ! Il me suffit que vous soyez descendu dans cette mine : j'en suis heureuse.

Elle me tendit la main avec une dignité charmante, et, m'inclinant, je baisai ses doigts.

— Oui, je le reconnais, je suis simplement une femme un peu folle, avec des imaginations de petite fille. Mais ces imaginations prennent chez moi une réalité si forte, elles deviennent tellement moi-même, que je ne saurais m'empêcher d'y conformer ma conduite. Si je me marie, j'entends n'épouser qu'un homme célèbre.

— Pourquoi pas ? m'écriai-je. Ce sont des femmes comme vous qui exaltent les hommes. Vous m'avez exalté. Offrez-moi une chance, vous verrez si je n'en profite pas sur l'heure ! Ou plutôt, non : les hommes, vous l'avez fort bien dit, ont à se faire leurs chances, sans les attendre de personne. Un simple commis, Cleeve, ne nous a-t-il pas conquis l'Inde ? *By George* ! je prétends servir à quelque chose ici-bas !

Elle rit de ma brusque effervescence irlandaise.

— Mais en effet, dit-elle, vous avez tout ce qu'un homme peut avoir, jeunesse, santé, vigueur, éducation, énergie. Vous m'aviez, tantôt, fait de la peine ; à présent, je me réjouis de cet entretien s'il suscite en vous des idées pareilles.

— Et si je ?...

Le tiède velours de sa main se posa contre mes lèvres.

— Plus un mot. Voilà une demi-heure que votre service de nuit vous réclame. Je n'avais pas le cœur de vous en faire souvenir. Nous recauserons peut-être un jour, quand vous aurez pris votre place dans le monde.

Et ce fut ainsi que par une brumeuse soirée de novembre je me trouvai courant après le tramway de Camberwell. Le cœur me rayonnait dans la poitrine. Non, le jour du lendemain ne s'achèverait pas sans m'avoir suggéré un exploit digne de ma dame ! Mais, cet exploit, qui jamais l'eût imaginé si invraisemblable, et déterminé par un concours si singulier de circonstances ?

Je ne voudrais pas qu'on fit à ce premier chapitre le reproche d'inutilité. Il commande toute mon histoire. C'est seulement quand un homme vient à sentir autour de lui mille possibilités d'héroïsme, et dans son cœur le désir violent d'en réaliser une, n'importe laquelle, c'est alors seulement, dis-je, qu'il rompt, comme moi, avec le banal train-train de l'existence pour entrer dans le mystérieux et merveilleux pays où l'attendent les grands hasards et les grandes récompenses. En arrivant dans les bureaux de la *Daily Gazette*, où je ne comptais que pour une bien petite unité, j'y portais la ferme résolution de trouver, et, de préférence, cette nuit même, une entreprise selon les vœux de ma Gladys. Qu'il y eût, de sa part, égoïsme et dureté de cœur à me demander de risquer ma vie pour sa gloire, c'est là de ces détails dont

on s'avise avec l'âge, mais non pas dans l'ardeur de sa vingt-troisième année et dans la fièvre d'un premier amour.

## CHAPITRE II

« *Tentez la chance auprès de Challenger.* »

J'avais toujours eu de la sympathie, au journal, pour le chef du service des nouvelles, Mc Ardle, un petit vieux bourru, voûté, roux de poil ; et j'espérais ne lui être pas antipathique. Bien entendu, le vrai patron, c'était Beaumont ; mais il vivait dans l'atmosphère raréfiée d'une sorte de région olympienne, où rien ne parvenait jusqu'à lui qui n'eût au moins l'importance d'une scission dans le Cabinet ou d'une crise internationale. Nous le voyions de temps en temps gagner les ombres de son sanctuaire : il passait solitaire et majestueux, les yeux vagues, l'esprit tourné vers les Balkans ou le Golfe Persique. Il planait au-dessus de nous, loin de nous. Nous ne connaissions que Mc Ardle. Mc Ardle le représentait devant nous. Quand j'entrai dans la pièce où il se tenait, le bonhomme me fit un petit salut de la tête, et relevant ses besicles jusqu'au sommet de son crâne chauve :

— Eh bien, mais... il me semble que vous vous tirez d'affaire, monsieur Malone, dit-il avec un accent écossais tout plein de bienveillance.

Je le remerciai.

— Parfaite, votre relation du coup de grisou. Celle de l'incendie de Southwark était déjà excellente. Vous avez la note. Mais vous désirez me parler, je crois ?

— J'ai à vous demander une faveur.

Ses yeux inquiets m'évitèrent.

— Ah bah ! et de quoi s'agit-il ?

— De voir s'il n'y a pas une mission que vous puissiez me confier au nom du journal. Je ferai tout pour la bien remplir, monsieur, et pour vous envoyer de la copie intéressante.

— Quelle espèce de mission voulez-vous dire, monsieur

Malone ?

LE PREMIER PAS VERS L'INCONNU.

*Lorsqu'il gagna la station du tramway de Camberwell, le cœur rayonnant dans la poitrine, Edouard Malone s'était juré d'accomplir un exploit digne de sa dame. (Page 684.)*

— N'importe laquelle, pourvu qu'elle comporte de l'aventure et du danger. J'y mettrai, je vous assure, toute ma conscience. Elle me conviendrait d'autant mieux qu'elle serait plus difficile.

— Vous tenez donc à risquer votre vie ?

— Pour me donner une raison de vivre !

— Pardieu ! voilà qui s'appelle de l'enthousiasme, monsieur Malone ! Malheureusement, je crains que le temps ne soit passé de ces sortes d'entreprises. Une mission spéciale donne rarement des résultats en rapport avec les frais qu'elle occasionne ; et, dans tous les cas, elle ne se confie jamais qu'à un homme d'expérience, dont le nom inspire confiance au public. Les grands espaces vierges sur la carte du monde s'effacent de jour en jour, et il n'y a plus de place nulle part pour le romanesque. Mais attendez donc ! fit-il, et son visage s'éclaira d'un sourire. En parlant des grands espaces restés vierges sur la carte, il me vient une idée. Que diriez-vous si je vous chargeais de confondre un imposteur, un moderne Munchhausen, et de le rendre ridicule ? Vous auriez à faire la preuve de ses mensonges. Eh ! eh ! mon ami, cela n'irait pas sans beauté. Que vous en semble ?

— Tout ce que vous voudrez, où et quand vous voudrez. Mc Ardle réfléchit une minute.

— La question, dit-il enfin, c'est de savoir si vous pourriez vous entendre – ou même simplement causer – avec notre homme. Mais vous semblez avoir une sorte de

génie pour vous imposer aux gens : don de sympathie, pouvoir magnétique, effet de vitalité juvénile, ou quelque chose d'analogue, je suppose. J'en ai, pour ma part, le sentiment très net.

— Vous êtes bien aimable.

— Tentez donc la chance auprès du professeur Challenger !

Je ne dissimulai pas ma surprise.

— Challenger ? m'écriai-je ; le professeur Challenger, d'Enmore Park ? le fameux zoologiste ? N'est-ce pas lui qui cassa la tête à Blundell, du *Telegraph* ?

Le « chef » esquissa un sourire.

— Cela vous trouble ? Vous me disiez que vous cherchiez les aventures.

— Le fait est qu'en voilà une !

— Précisément. Je ne suppose d'ailleurs pas qu'il pousse toujours si loin la violence. Sans doute Blundell le prit mal ou ne sut pas le prendre. Vous pouvez avoir plus de veine ou plus de tact. Il y a là, sûrement, dans le sens indiqué par vous, quelque chose à faire. La *Gazette* marcherait.

— Mais j'ignore tout de Challenger. Je me souviens seulement d'avoir vu, à propos de Blundell, son nom évoqué en simple police pour coups et blessures.

— Apprenez une chose, monsieur Malone : ce n'est pas d'aujourd'hui que le professeur m'intéresse et que je le tiens de l'œil.

Il sortit un papier d'un tiroir.

— Voici sa fiche. Je vous la résume :

« Challenger, George-Édouard. Né à Largs (Angleterre septentrionale), 1863. Élève de l'Académie de Largs, Université d'Edimbourg. Adjoint au British Muséum, 1892. Conservateur adjoint du service d'anthropologie comparée, 1893. Résigna ses fonctions la même année,